

## **Idées socialistes et histoire sociale dans *Spirito ribelle* de Gian Pietro Lucini**

Andrea D'Urso

Univ. Lille, EA 4074 CECILLE  
Centre d'Études en Civilisations Langues et Lettres Étrangères,  
F-59000 Lille, France

Université Franco Italienne Grenoble Alpes

### **1. Syndicalisme anarchiste et propagande socialiste dans un récit juvénile**

Parler de Gian Pietro Lucini n'est pas simple. Né en 1867, méconnu en France, il a traversé les soubresauts littéraires qui arrivèrent de France en Italie dans les trente dernières années du XIX<sup>e</sup> siècle et il a représenté de façon personnelle voire devancé les premières manifestations avant-gardistes italiennes.

Dans le cadre des rapports de la littérature à l'histoire et de la narration subjective à une représentation de la réalité matérielle des conditions de vie et de travail dans le Nord d'Italie au XIX<sup>e</sup> siècle, on ne saurait contourner l'exploit de jeunesse de Lucini montrant son penchant premier pour le naturalisme. De fait, il avait 21 ans quand il publia en feuilleton *Spirito ribelle* [*Esprit rebelle*], un récit paru dans la *Gazzetta agricola* [*Gazette agricole*] de Milan en 18 épisodes, du 26 août au 23 décembre 1888. On doit à Carlo Cordié le premier travail de réédition et de commentaire de cette nouvelle, à la fois dans sa version originale et dans sa refonte en roman, sous le titre de *Gian Pietro da Core*<sup>1</sup>, en 1895.

---

<sup>1</sup> Cf. Carlo CORDIÉ, "*Gian Pietro da Core*" e la società italiana della fine dell'Ottocento, Università di Catania, 1965, suivi de *Spirito ribelle* (p. 61-100). Nous nous référons donc au récit originel, dont les matériaux ont été réélaborés à l'occasion de la publication du roman : Gian Pietro LUCINI, *Gian Pietro da Core* (1895), éd. C. CORDIÉ, Milan, Longanesi, 1974. Nous en profitons pour signaler qu'une anthologie éditée par Folco Portinari (*Narratori settentrionali dell'Ottocento*, Turin, UTET, 1970, rééd. 1983) reproduit le roman lucinien dans son intégralité. Ce même choix de reproduction intégrale, avec en plus le texte *Spirito ribelle* en appendice, a été fait par Silvio Ramat (*Romanzieri tra realismo e decadenza : Fogazzaro, Zena, Gualdo, Lucini, De Marchi, Capuana*, Rome, Istituto poligrafico e Zecca dello Stato, 1995). *Spirito ribelle* est inclus également dans un recueil lucinien (*Prose e canzoni amare*, Florence, Vallecchi, 1971) édité par Isabella Ghidetti. Outre les introductions aux volumes susdits, d'autres études de l'œuvre de jeunesse de Lucini se trouvent surtout chez Augusto Ugo

*Spirito ribelle* est considéré comme une nouvelle naturaliste, voire vériste, qui a comme sujet la description – en sept brefs chapitres – du travail des paysans, de leurs conditions d’exploitation et d’abrutissement physique et intellectuel, de leur tentative de se révolter face à leurs maîtres défendus par l’armée de l’État. Le personnage principal est Gian Pietro, dont on sait seulement que les trois ans qu’il a passés en ville pour faire son service militaire l’ont changé : auparavant, il exécutait ses labeurs épuisants sans s’arrêter et sans s’interroger, « comme une locomotive », « comme une bête de travail »<sup>2</sup> ; après son retour, sensibilisé par les théories socialistes, il voulait agir en être humain solidaire ; il s’émouvait de l’exploitation de ses camarades dans ces champs qui n’enrichissaient que les maîtres et la ville ; il espérait que « le maigre enfin dévorerait le gras ; égalité pour tous, les grands droits pour tout un chacun, sans restrictions »<sup>3</sup>. Il joue donc le rôle de la conscience de classe de ces agriculteurs incultes, parmi lesquels il prêche les idées du socialisme colportées à cette époque en Europe, telles qu’il les avait bien ou mal assimilées.

Mais le portrait de ses auditeurs rustres – les uns incapables de comprendre le sens profond de son propos, les autres n’aspirant qu’à obtenir du pain et du vin gratuits tous les jours<sup>4</sup> – ne laisse rien espérer de bon. Sur le fond, il y a aussi lieu d’esquisser vaguement une histoire d’amour avec Giovanna Bruni, quasiment son alter-égo féminin, à ceci près qu’au moment décisif de l’émeute, elle s’adonnera au pillage de la garde-robe des maîtres avant de prendre la clef des champs avec tous les autres. En ce sens, « le nouveau prophète »<sup>5</sup> qu’était Gian Pietro incarne

---

Tarabori (*Gian Pietro Lucini*, Milan, R. Caddeo & C., 1922), Rita Baldassarri (*Lucini*, Florence, La Nuova Italia, 1974), Giorgio Barberi Squarotti (« L’eroe sociale di Lucini », in *Dall’anima al sottosuolo: problemi della letteratura dell’Ottocento da Leopardi a Lucini*, Ravenna, Longo, 1982, p. 153-170), Elisabetta Bacchereti (« Il romanzo “metafora di una filosofia” : *Gian Pietro da Core* di Gian Pietro Lucini », in *Il romanzo al negativo. Rovani, Lucini, Cena*, Povegliano, Gutenberg, 1989, p. 65-144) et Alberto Bertoni (« I limiti e la storia di un romanzo simbolista », in *Partiture critiche*, Pise, Pacini Editore, 2000, p. 91-109).

<sup>2</sup> G. P. LUCINI, *Spirito ribelle* (1888), in C. CORDIÉ, « *Gian Pietro da Core* », *op. cit.*, p. 64 : « [...] lavorava, lavorava, senza chiederne il perché, [...] come una locomobile [...], come una bestia da lavoro » ; dans tout le texte, les traductions sont de nous.

<sup>3</sup> *Ibid.* « [...] il magro finalmente avrebbe divorato il grasso; eguaglianza per tutti, i grandi diritti aperti ad ognuno, per nessuno ristretti ».

<sup>4</sup> *Ibid.*, p. 73.

<sup>5</sup> *Ibid.*, p. 70. « Il nuovo profeta partiva ora dai campi contento [...] ».

l'archétype de l'antihéros du XX<sup>e</sup> siècle, moins au sens littéraire que par rapport à la réalité concrète de nombreuses révolutions manquées, inabouties ou dévoyées que la noble idée socialiste naissante du XIX<sup>e</sup> siècle avait inspirées. En fait, à la fin de la nouvelle, après la révolte paysanne qu'il avait réussi à fomenter et qui s'était pourtant terminée en pillage du manoir du maître, Gian Pietro reste seul avec un ivrogne face aux gendarmes à cheval, criant contre ses camarades échappés et absents : « Lâches ! Que de lâches ! », et encore « Lâches ! lâches ! » répétait-il avec l'insistance d'un fou<sup>6</sup>. Le « nouveau prophète » était donc devenu « un pauvre apôtre qui s'était trompé d'époque »<sup>7</sup>.

En réalité, il n'avait jamais caché à ses pairs ce qu'il pensait d'eux, y compris lorsqu'il tentait de réveiller leur conscience : « Vous avez le moyen de produire et de ne pas produire du pain, du pain, comprenez-vous ?, et vous n'en usez pas. Sots que vous êtes, du courage, de la violence ! »<sup>8</sup> ; « Sots, sots ; vous n'en savez rien »<sup>9</sup>. Ou encore quand Lucini nous dévoile les pensées de son personnage après le pillage :

Pendant cette journée s'étaient manifestés toutes les atrocités, toutes les légèretés, tout le courage humain pour n'aboutir à rien. Gian Pietro aurait voulu donner un caractère bien différent à cette explosion ; mais la horde, une fois la première ligne dépassée, lui avait échappé des mains en suivant ses propres instincts ; seul lui, l'esprit maître, gardait encore devant lui, nette et précise, la vision du but pour lequel on aurait dû engager toutes les forces réunies, cette fin sociale qui tremblait dans son intelligence, encore incertaine et mal comprise, mais dont il ressentait la bonté et la grandeur. Qu'avaient-ils fait ? Rien ! Deux morts, un enfant moribond, une demeure conquise et pour moitié en ruines, une

<sup>6</sup> *Ibid.*, p. 100. « *Vigliacchi! quanti vigliacchi!* » [...] « *Vigliacchi! vigliacchi!* » – *ripeteva, coll'insistenza di un pazzo* ».

<sup>7</sup> *Ibid.* « [...] *un povero apostolo che aveva sbagliato il suo tempo* ».

<sup>8</sup> *Ibid.*, p. 75. « *Avete il mezzo di produrre e di non produrre il pane, il pane, capite? e non ne usate. Sciocchi, del coraggio, della violenza!* »

<sup>9</sup> *Ibid.*, p. 84. « *Sciocchi, sciocchi; non ne sapete niente* ».

horde d'hommes et de femmes ivres, le plaisir avant la véritable et sainte victoire<sup>10</sup>.

On pourrait se demander si les efforts de Gian Pietro pour susciter, voire renforcer, la conscience de classe de ses camarades paysans ne révèlent pas une confiance plus large dans les processus d'émancipation collective prônés tant par le marxisme que par certains courants anarchistes, notamment ceux liés au syndicalisme ouvrier des Bourses du travail (dont la première fut fondée à Paris en 1887), malgré les limites objectives du monde rural lombard que Lucini connaissait bien. Pour l'instant, nous nous contenterons de proposer une comparaison possible entre l'attitude de Lucini et celle de Fernand Pelloutier à la même époque en France. Nous ne voulons pas dire que le premier se soit inspiré du deuxième, ce qui frôlerait l'anachronisme d'autant que Pelloutier deviendra le Secrétaire général de la Fédération des Bourses du Travail en 1895 seulement, mais plutôt signifier que leurs démarches respectives semblent se fonder sur les mêmes valeurs sociales et esthétiques, ce qui rend le parallèle envisageable à plusieurs titres<sup>11</sup>.

L'attitude que Lucini prête à Gian Pietro dans *Spirito ribelle* rejoint la posture que prendra Pelloutier, qui prônait l'éducation et l'émancipation de la classe ouvrière par *l'action directe*, contre *l'acte exemplaire* préféré par d'autres anarchistes comme Ravachol, et tenait à considérer la grève générale comme prélude à une

---

<sup>10</sup> *Ibid.*, p. 99. « *In quella giornata si erano manifestate tutte le atrocità, tutte le leggerezze, tutto il coraggio umano senza riuscire a nulla. Gian Pietro avrebbe voluto dare un carattere ben diverso a quello scoppio; ma la turba, passata la prima linea, gli era sfuggita di mano seguendo i propri istinti; lui solo, la mente governatrice, teneva davanti a sé ancora netta e precisa la visione della meta per cui si avrebbero dovuto impegnare tutte le forze riunite, quel fine sociale che tremolava nella sua intelligenza, ancora indeciso e non bene compreso ma di cui sentiva la bontà e la grandezza. Che cosa avevano fatto? Nulla! Due morti, un ragazzo moribondo, un palazzo conquistato e mezzo in ruina, una turba di uomini e di donne briaca, il piacere prima della vera e santa vittoria ».*

<sup>11</sup> Nés quasiment le même jour de l'année 1867 – le 30 septembre pour Lucini, le 1<sup>er</sup> octobre pour Pelloutier –, les deux auteurs moururent prématurément à la suite de leurs problèmes de santé (Pelloutier le 13 mars 1901, de lupus facial d'origine tuberculeuse ; Lucini le 13 juillet 1914, de tuberculose osseuse). Tous deux épousèrent les idéaux anarchistes et tous deux eurent des goûts littéraires semblables : Pelloutier aime Zola, Anatole France et Ibsen ; Lucini apprécia Zola et écrivit l'introduction à la traduction d'un recueil d'Ibsen. Cf. aussi le souvenir de Victor Dave dans Fernand PELLOUTIER, *Histoire des Bourses du travail* [1902], Paris, Alfred Costes éditeur, 1921, p. 5-26, où l'évocation (p. 21) d'un Pelloutier encore très actif en 1898, mais affaibli par la maladie et proche de la mort, « enveloppé dans une couverture », rappelle une photo assez connue de Lucini, lui aussi enveloppé dans une couverture et déjà privé de sa jambe gauche par la maladie qui allait l'emporter.

véritable révolution, qui ne se bornerait pas à une insurrection, étouffée par la force militaire ou par compromission avec le gouvernement bourgeois<sup>12</sup>. À cet égard, le passage que nous avons cité ci-dessus est révélateur de la déception de Gian Pietro face à une émeute qui s'est dispersée bien avant l'intervention de la cavalerie, dont le contrôle lui a échappé et qu'il n'a pas su mener à bien, c'est-à-dire conduire à une réelle révolution. Quant au minimum de conscience et d'organisation que Gian Pietro espère susciter parmi ses camarades exploités, soumis et craintifs, qu'il rassemble par une propagande pressante de syndicaliste rêveur<sup>13</sup>, Lucini décrit sur plusieurs pages les assemblées spontanées et de plus en plus recherchées par les paysans à la fin de leur journée de travail, assemblées qui se tenaient dans la haie ou dans l'étable de la ferme du Noyer de Gian Pietro laquelle évoque inévitablement la maison du Néflier des *Malavoglia* (1881) de Verga. « À présent le nouveau prophète quittait les champs heureux » parce qu'il pensait que derrière lui ses camarades « atteignaient peu à peu le but »<sup>14</sup> grâce à ses reproches et ses incitations.

Pointant leur abandon inconscient à l'ignorance, leur peur stupide des maîtres et des prêtres, dont ils étaient de bien dignes esclaves travaillant comme des bœufs et payés comme des chiens fouettés, pour du pain jaune et dur de plusieurs semaines et de la polenta préparée avec de l'eau sale, tandis que les seigneurs s'empiffraient<sup>15</sup>, Gian Pietro réveillait chez les paysans « tout ce qu'ils n'avaient pas la force d'exprimer à la lumière du jour ; il remuait les haines héritées par ces derniers paysans, et tous se précipitaient pour l'applaudir, maintenant qu'ils avaient trouvé leur chef et qu'il s'était montré à eux, avant qu'ils ne se

<sup>12</sup> Cf. aussi Jacques JULLIARD, « Fernand Pelloutier et les origines du syndicalisme d'action directe », *Le Mouvement social*, n° 75, 1971, p. 3-32.

<sup>13</sup> G. P. LUCINI, *Spirito ribelle*, op. cit., p. 70.

<sup>14</sup> *Ibid.* « *Il nuovo profeta partiva ora dai campi contento, eccitato, dopo la prima sconfitta e dietro a lui sentiva che a poco a poco attingevano alla meta* ».

<sup>15</sup> *Ibid.*, p. 74. « [...] *vi lasciate andare all'ignoranza inconsciamente, senza sapere dove arriverete colla vostra stupida paura dei padroni e dei preti: siete ben degni d'essere loro schiavi. Ma, perdio, lavorate come buoi e vi si paga come cani a cui si fa sentire la frusta. [...] Ai poveri affaticati il pane giallo e duro di più settimane, la polenta che vi intristisce l'acqua spesso sucida delle fonti. A loro le tavole imbandite degli arrosti fumanti ed il vino generoso* ».

découvrent »<sup>16</sup>. « Ainsi, la crèche calme se muait en une école de rébellion »<sup>17</sup> et même les enfants « jouaient à la révolution ; ces gosses rustres étaient bel et bien des philosophes »<sup>18</sup>. Les paysans commençaient « à se chercher pendant les travaux, comme si leur compagnie mutuelle et les effusions animées leur faisaient du bien, alors qu'auparavant ils supportaient de longues heures de labeurs solitaires, courbés sur leurs outils, la tête et le cœur vides »<sup>19</sup>. Même les plantes « semblaient s'étonner d'entendre ces propos et ces jugements qui n'avaient jamais retenti dans les silences champêtres »<sup>20</sup>.

Toutes les avanies et les corvées subies au niveau individuel, y compris les plus anciennes, revenaient à l'esprit des ouvriers agricoles qui les commentaient et juraient d'en finir avec ces injustices. Gian Pietro croyait y voir un petit succès de son œuvre d'agitation politique auprès de ses camarades, de diffusion de la « doctrine universelle, qu'ils avaient peu comprise »<sup>21</sup> et il commençait à réévaluer ses pairs « qu'il avait jugés comme indignes ou lâches »<sup>22</sup> et qu'il saurait conduire en leader : « La lubie devenait une réalité et le rêve un fait accompli »<sup>23</sup>. À l'aube de l'insurrection, Gian Pietro incite les esprits à la révolte, pour la conquête violente des champs et du blé, de l'or et des palais des maîtres, dans un décor légendaire :

La lune avait éclairé le mur tout entier, et l'orateur, auréolé par cette lumière azurée, paraissait grandir, acquérir une autorité

---

<sup>16</sup> *Ibid.*, p. 74-75. « La parola acre e battagliera li incorava, sentivano che essa scendeva giù nel loro cuore a ridestare tutto quanto non avevano la forza di effondere alla luce del giorno; sommoveva gli odii ereditati da quegli ultimi contadini, e tutti si movevano a plaudirlo, ora che avevano trovato il loro capo e che egli stesso s'era mostrato loro, prima che essi si fossero scoperti ».

<sup>17</sup> *Ibid.*, p. 75. « Così il quieto presepio si mutava in una scuola di ribellione ».

<sup>18</sup> *Ibid.*, p. 76. « [...] e questo chiamavano giuocare alla rivoluzione; davvero che quei rozzi fanciulli erano filosofi ».

<sup>19</sup> *Ibid.* « [...] una volontà naturale e grande li spingeva a ricercarsi in mezzo ai lavori, come loro paresse un bene la reciproca compagnia e le animate effusioni, mentre prima duravano delle lunghe ore a fatiche solitarie, curvi sopra lo strumento, vuota la testa ed il cuore ».

<sup>20</sup> *Ibid.* « [...] e le piante [...] parevano meravigliate d'udire i propositi e le sentenze non prima d'allora squillate nei silenzi campestri ».

<sup>21</sup> *Ibid.* « La dottrina universale, che poco avevano compreso, andava specificandosi [...] ».

<sup>22</sup> *Ibid.*, p. 77. « [...] gli esseri a lui simili, che egli aveva giudicati indegni o vigliacchi, si riscuotevano ».

<sup>23</sup> *Ibid.* « La fisisma diventava realtà ed il sogno un fatto compiuto ».

étrange et nouvelle, [...] aussi inspiré qu'un apôtre halluciné et facond devant les extases de sa vision [...]<sup>24</sup>.

L'accent mythique que prend ce passage est essentiel à l'ennoblissement non seulement du rôle que joue Gian Pietro, mais aussi de l'idée socialiste qu'il propage. Loin d'être reléguée à une pure abstraction, cette idée trouve dans le texte lucinien toutes les incarnations hautement matérielles qu'on lui reconnaît dans la réalité : le sens de l'injustice, l'anticléricisme, le défi de l'autorité, le conflit de classe, le destinataire de ce message de révolution et l'identification de l'ennemi, la force de l'union, la violence révolutionnaire et le retour de la peur par la division et la désorganisation, la naïveté de la paysannerie inculte et le regard pessimiste du révolutionnaire qui sait et qui ne peut rien contre l'involution de l'idée inspiratrice. Lucini a donné un corps à la fois textuel et personnifié à chacun de ces éléments. Mais il ne se contente pas d'attester de la déception du protagoniste principal de son récit lorsqu'il met dans sa bouche des réflexions qui devaient être les siennes :

Ils croyaient vraiment avoir fait la révolution ; ne se trouvaient-ils pas dans le palais du maître et demain ne se partageraient-ils pas les champs, un tant pour chacun, enfin riches ? Cela était vrai, et maintenant allégresse générale ! Ils commençaient à se dire quelle partie ils auraient, si elle était proche ou loin de leur maison, combien de sacs de blé ils auraient par an, combien de tables de vers à soie, et eux les maîtres pour toujours ! Si le travail leur convenait, tant mieux, sinon tant d'autres, contre rémunération, accepteraient. Ainsi, insensiblement, ils ne faisaient que reproduire l'ancienne société des maigres et des gras qu'ils croyaient avoir détruite à jamais ; et de fait, puisque maintenant ils avaient la richesse, pourquoi ne pas en user ? Les maigres du passé étaient les gras du présent, aussi longtemps qu'ils ne seraient pas balayés de la

---

<sup>24</sup> *Ibid.*, p. 89. « *La luna aveva rischiarato tutto il muro e l'oratore, circonfuso da quella luce azzurrina, pareva ingrandirsi, prendere una podestà strana e nuova, [...] ispirato come un apostolo allucinato e facondo davanti alle estasi della sua visione [...]* »

place qu'ils avaient usurpée par une nouvelle bande de crève-la-faim : c'est tout<sup>25</sup>.

Quelques lignes plus bas, cet autre passage de la nouvelle lucinienne confirme la perspective que prend l'idée de révolution chez ce jeune homme de 21 ans :

Le seul qui n'était pas content était Gian Pietro. Vraiment, ses camarades croyaient être arrivés au bout et être tout à fait sûrs, mais ils se trompaient, parce qu'un seul palais conquis ne faisait pas la révolution et qu'il fallait porter leur soulèvement dans les autres villages aussi pour pouvoir s'assurer de la victoire<sup>26</sup>.

## 2. La genèse sociale d'*Esprit rebelle* : entre histoire vraie et anticipation

Il ne faut pas exagérer l'aspect prophétique que prend la nouvelle de Lucini par rapport à certains événements de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle dans l'Italie du Nord. S'il y a eu préfiguration de révoltes réelles, c'est que Lucini était un observateur attentif de ce qui se passait dans les campagnes milanaises avec les premiers soubresauts de la « nouvelle *Jacquerie* lombarde »<sup>27</sup>. Sur ce sujet il manque une étude spécifique et Cordié lui-même se borne à rappeler que la période de publication de *Spirito ribelle* correspondait à l'inscription de Lucini à la Faculté de Droit de Pavie, ce qui rapprochait ce dernier des injustices qui sévissaient dans les milieux ruraux qu'il connaissait<sup>28</sup>. En fait, Cordié est beaucoup plus précis sur tout ce qui entoure la parution du récit lucinien dans la *Gazzetta agricola*, dont il a compulsé des exemplaires originaux. Ainsi il rappelle que dans le n° 34 du 19 août 1888, à la place

<sup>25</sup> *Ibid.*, p. 97. « *Essi davvero credevano d'aver fatto la rivoluzione; non si trovavano nel palazzo del signore e domani non si sarebbero divisi i campi, tanto per uno, da star ricchi? Questo era vero, ed ora allegria! Cominciavano a dirsi quale parte avrebbero avuto, se vicina o lontana dalla casa, quanti sacchi di grano avrebbero all'anno, quante tavole di banchi, e loro sempre i padroni! Se accomodava il lavoro, tanto meglio se no, moltissimi, pagandoli, avrebbero accettato. Così insensibilmente andavano riproducendo l'antica società di magri e di grassi ch'essi credevano di aver distrutta per sempre; e difatti, poiché loro adesso avevano la ricchezza, perché non usarne? I magri del passato erano i grassi del presente, finché non fossero scopati via dal posto usurpato da una nuova schiera di affamati: ecco tutto* ».

<sup>26</sup> *Ibid.* « *Il solo che non fosse contento era Gian Pietro. Veramente i compagni suoi credevano di esser giunti alla fine e sicuri affatto, ma si ingannavano, perché un palazzo solo conquistato non faceva rivoluzione e bisognava che si avesse portato il loro agitarsi anche negli altri villaggi, per potersi assicurare sulla vittoria* ».

<sup>27</sup> *Ibid.*, p. 96. « *Finalmente! La nuova Jacquerie lombarda trionfava e tripudiava* ».

<sup>28</sup> C. CORDIÉ, « *Gian Pietro da Core* », *op. cit.*, p. 20.



de l'éditorial, on trouve cette annonce probablement due au directeur du journal, Leon Augusto Perussia :

ESPRIT REBELLE

est le titre d'un épisode, ou mieux d'un réel drame champêtre dont la *Gazette Agricola* commencera la publication avec le prochain numéro.

ESPRIT REBELLE

est la condensation, sous forme de récit, de la lutte entre travail et capital, entre colons et propriétaires, entre assujettis et maîtres — une lutte photographiée en plein air dans les champs, sous les flammes du soleil, et colorée des teintes crûment réelles de l'art moderne.

ESPRIT REBELLE

qui révèle chez son auteur anonyme une intelligence de premier ordre, est discussion — roman — polémique — bataille — avertissement — analyse profonde et, en même temps, synthèse de vie vécue dans le village entre l'effondrement des vieux idéaux économiques et le souffle ardent de la nouvelle utopie sociale<sup>29</sup>.

De fait, dans le supplément du numéro suivant (le 35<sup>e</sup> du 26 août 1888), paraît le premier épisode du récit lucinien, précédé de deux épigraphes, l'une tirée du *Voyage* de Baudelaire en langue originale, l'autre des *Promessi sposi* de Manzoni<sup>30</sup>.

<sup>29</sup> *Ibid.*, p. 8-9 (tout en italique dans l'original). La référence à l'anonymat de l'auteur s'explique par la signature « G. P. da B. », à savoir, Gian Pietro da Breglia, ce dernier étant le toponyme du petit village de montagne où se trouvait la maison paternelle, près du Lario (sur le lac de Côme) et où Lucini mourra. « SPIRITO RIBELLE è il titolo di un episodio, anzi vero dramma campestre, di cui la Gazzetta Agricola inizierà col prossimo numero la pubblicazione. SPIRITO RIBELLE è la condensazione, in forma di racconto, della lotta fra lavoro e capitale, fra coloni e proprietari, fra obbligati e fittabili — lotta fotografata nella piena aria dei campi, sotto le vampe del sole, e colorita colle tinte crudamente reali dell'arte moderna. SPIRITO RIBELLE che rivela nel suo anonimo autore un ingegno di primo ordine, è discussione — è romanzo — è polemica — è battaglia — è monito — è analisi profonda e, ad un tempo, sintesi di vita vissuta nel villaggio fra il crollo dei vecchi ideali economici e il soffio ardente della nuova utopia sociale ».

<sup>30</sup> « Ah ! que le monde est grand à la clarté des lampes ! / Aux yeux du souvenir que le monde est petit ! », (en français dans le texte original : Charles BAUDELAIRE, *Le Voyage*, in *Les Fleurs du Mal*, éd. bilingue, trad. it. Bernard DELMAY, Milan, Sansoni, 1972, p. 444). Et voilà le passage tiré d'une pensée de don Abbondio dans le XXIII<sup>e</sup> chapitre des *Fiancés* : « Il est fort significatif que tant les

Cordié signale à raison les articles de la *Gazzetta agricola* qui traitent des tensions dans les campagnes du Milanais, sans oublier la posture modérée de cet hebdomadaire au caractère technique et économique, qui avait commencé ses publications par un numéro d'essai le 22 décembre 1887, puis officiellement avec son premier numéro du 1<sup>er</sup> janvier 1888.

À mi-chemin entre l'humanitarisme envers les masses paysannes et la solidarité avec les patrons grevés d'impôts dans un système agricole arriéré, l'éditorial du n° 50 du 9 décembre 1888, signé par le directeur Perussia et intitulé « Hommes ou esclaves ? », précisait à peu près dans ces termes que « pour les plèbes incultes nous ne prêchons pas l'émeute, mais l'instruction, la liberté, la réforme civile et sociale »<sup>31</sup>. Un entrefilet anonyme du n° 14 du 7 avril 1889 mentionnait « les grèves des paysans dans la province de Côme », évoquant une fois de plus la compréhension de la condition *et* des « propriétaires accablés par les taxations » *et* des grévistes dont « la misère [...] est considérable et urgente »<sup>32</sup>. Le numéro suivant du 14 avril défendait anonymement ces mêmes grévistes contre ceux qui affirmaient que leur agitation était illégale (« Les paysans sont-ils hors du droit commun ? »), tandis qu'un autre entrefilet (« Un mot impartial sur l'agitation des colons dans le haut Milanais ») transcrivait de pareils jugements<sup>33</sup>. Le n° 21 du 26 mai 1889 contenait encore un entrefilet anonyme sur « Les contrats de colonat dans le Milanais » annonçant un nouveau contrat de concertation entre fermiers et propriétaires dans la commune d'Arluno, pris comme modèle pour d'autres villes<sup>34</sup>. Surtout, dans ce numéro, le directeur Perussia publiait un article au titre familier

---

saints que les fripons ont du vif-argent dans les veines, et qu'ils ne se contentent pas d'être toujours en mouvement eux-mêmes, mais qu'ils veulent mettre en branle tout le genre humain, s'ils pouvaient » (notre traduction de l'original italien suivant : « È un gran dire che tanto i santi quanto i birboni gli abbiano ad aver l'argento vivo addosso e non si contentan di esser sempre in moto loro, ma vogliono tirare in ballo, se potessero, tutto il genere umano »).

<sup>31</sup> Cf. C. CORDIÉ, « Gian Pietro da Core », *op. cit.*, p. 20. « Uomini o schiavi? » ; « noi – che non predichiamo la sommossa delle plebi ignoranti – ma l'istruzione, la libertà, la riforma civile e sociale [...] ».

<sup>32</sup> *Ibid.*, p. 24. « GLI SCIOPERI DEI CONTADINI NEL COMASCO », « i proprietari oppressi dalle tassazioni », « le miserie [sic ...] è molta e urgente ».

<sup>33</sup> *Ibid.* « I contadini sono fuori dal diritto comune? » ; « Una parola imparziale sull'agitazione dei coloni nell'alto milanese ».

<sup>34</sup> *Ibid.*, p. 27. « Patti colonici nel milanese ».

de « Spirito ribelle », qui mettait en relation ces faits divers et le récit du jeune Lucini.

#### ESPRIT REBELLE

Avec ce titre, l'année dernière, la *Gazette Agricole* publiait un épisode de grève dans les campagnes. [...].

C'était une création de l'esprit autour d'un vrai présupposé, une étude de milieu — plus qu'autre chose — mais, en l'annonçant, nous ajoutions que ce pouvait être un *avertissement*.

Et nous avons été des prophètes<sup>35</sup>.

Perussia mentionnait donc tous les villages du Milanais où des grèves avaient pris naissance, se transformant souvent en ce qu'il considérait comme « de réelles révoltes ; des explosions aveugles de colères rentrées depuis des années, des défoulements violents d'esprits jusqu'à hier taciturnes mais abreuvés de haine et de vengeance »<sup>36</sup>. Ainsi « pillages, lapidations, corps à corps » dans les rues, les hôtels de ville et les maisons de maîtres lui paraissaient « des faits graves, inouïs chez ces populations au tempérament bon et tranquille »<sup>37</sup>, qu'il voyait « comme les prodromes d'une réelle révolution sociale que les temps sont en train de faire mûrir »<sup>38</sup>. Perussia dénonçait à la fois les répressions exigées par les conservateurs et l'attitude d'autres partis bavards, invitant les uns et les autres à envisager ces épisodes paysans en vue « du bien public et de l'amélioration sociale » par « une réforme radicale du contrat de colonat » et en proposant une comparaison intéressante avec les épisodes des maçons à Rome, les deux trouvant leur cause

<sup>35</sup> *Ibid.*, p. 25. « SPIRITO RIBELLE. Nello scorso anno, con questo titolo la Gazzetta Agricola pubblicava un episodio di sciopero in campagna. Era una narrazione descrittiva, a vivi colori, intuiti dal reale, nella quale veniva fotografata la condizione del contadino lombardo e figurava protagonista un Gian Pietro "povero apostolo che aveva sbagliato il suo tempo"; poiché, eccitata colla propaganda una sollevazione all'intento, non già di eccidii o devastazioni o rapine, ma di miglioramento sociale, aveva dovuto assistere a tristi violenze delle turbe abbruttite dalla fame e dall'ignoranza e, poi, all'abbandono ed alla fuga di quelle masse prese da panico al sopraggiungere della cavalleria. [...] Era quella una fantasia del vero presupposto, uno studio d'ambiente — più che altro — ma, nell'annunciarlo, noi aggiungevamo ch'esso poteva essere un monito. E siamo stati profeti ».

<sup>36</sup> *Ibid.* « [...] di vere rivolte; cieche esplosioni di collere da anni compresse, sfoghi violenti di animi fino a ieri taciturni, ma abbeverati d'odio e di vendetta ».

<sup>37</sup> *Ibid.* « E si videro saccheggi, lapidazioni, colluttazioni [...]. Fatti gravi, inauditi fra quelle popolazioni d'indole buona e tranquilla ».

<sup>38</sup> *Ibid.*, p. 26. « [...] come prodromi di una vera rivoluzione sociale che i tempi vadano maturando ».

commune dans la misère<sup>39</sup>. Perussia revenait ensuite, une fois encore, sur les problèmes d'une fiscalité écrasante pour les grands et les petits propriétaires ; il rappelait toutefois qu'« aucune pression n'a jamais empêché le mouvement social », d'où le danger d'une « explosion plus encore terrible »<sup>40</sup>, en suggérant, surtout aux conservateurs, en guise de conclusion :

de méditer la question sociale, [...] une question qui impose, tout d'abord, aux classes dirigeantes, d'éduquer, d'instruire et d'améliorer substantiellement la condition des plèbes rurales et citadines, afin d'éviter que, en s'insurgeant, elles ne méditent à leur tour la destruction – rien d'autre que la destruction<sup>41</sup>.

Perussia revenait sur ces « insurrections sauvages réprimées dans le sang » et sur les « quelques concessions » qu'elles avaient obtenues dans le n° 22 du 2 juin 1889 (« Le problème agraire et les grèves dans le Milanais »). Dans l'éditorial non signé du n° 23 du 9 juin (« La proposition d'un arbitrage »), il parlait des condamnations et du retour à l'ordre. L'éditorial « Instigation ou malaise ? » dans le n° 24 du 16 juin tenait à séparer de toute propagande socialiste les émeutes qui avaient éclaté spontanément à cause du malaise des cultivateurs<sup>42</sup>. En plus de l'excellente revue effectuée par Cordié, ajoutons que Perussia examinait de près la situation paysanne dans ses articles du 27 avril 1890 (« La question du colonat dans le haut Milanais ») et du 5 juin 1898 (« Les conditions des paysans dans la basse Lombardie »), et que les réserves de la *Gazette agricole* sur le socialisme se feront plus fortes encore en 1914, au cœur du débat politique.<sup>43</sup>

---

<sup>39</sup> *Ibid.* « [...] del bene pubblico e del sociale miglioramento » ; « [...] una radicale riforma del patto colonico ».

<sup>40</sup> *Ibid.*, p. 27. « [...] nessuna compressione ha mai impedito il moto sociale; [...] ma perciò appunto lo scoppio ne sarà più tremendo ».

<sup>41</sup> *Ibid.* « È quindi supremo interesse comune – ed in prima linea, fra i proprietari, degli stessi conservatori – di meditare la questione sociale, questa grande questione che non basta dissimulare, per sopprimerla; questione che involge tutta una trasformazione degli ordini economici; questione che impone, anzi tutto, alle classi dirigenti, di educare, istruire e migliorare sostanzialmente le plebi rurali e cittadine, perché esse insorgendo non meditino alla loro volta la distruzione – null'altro che la distruzione ».

<sup>42</sup> *Ibid.*, p. 27-28. « [...] dopo le insurrezioni selvaggie [sic] e le sanguinose repressioni, qualche concessione è stata fatta » ; « Il problema agrario e gli scioperi nel milanese » ; « La proposta d'un arbitrato » ; « Istigazioni o Malessere ? ».

<sup>43</sup> « La questione colonica nell'alto milanese » ; « Le condizioni dei contadini nella bassa Lombardia ». Cf. la notice sur la *Gazzetta agricola* : <http://www.lombardiabeniculturali.it/pereco/schede/359/>, tirée de

Le récit de Lucini devait donc revêtir une actualité remarquable aux yeux du directeur de ce journal, au point d'apparaître à ses yeux, après coup, comme un triste pronostic, sans pour autant susciter sa sympathie au-delà de l'humanitarisme affiché par les articles susmentionnés et des goûts littéraires exprimés par le supplément dans lequel parut *Spirito ribelle*. De fait, il ne faut pas oublier qu'en appendice du premier numéro de la *Gazette agricole* du 1<sup>er</sup> janvier 1888 parut un épisode de *La Terre* (1887) de Zola (« Une veillée des paysans beaucerons »). La traduction avait sans doute été assurée par Felice Cameroni<sup>44</sup>, qui a beaucoup contribué à la diffusion de Zola en Italie et avait introduit cet extrait par sa note critique dans le numéro d'essai du même journal, le 22 décembre 1887 (« La terre considérée par Émile Zola »). Il reste donc à examiner le rôle du naturalisme dans la production de Lucini.

### 3. Jalons pour une théorie de la littérature chez Lucini

Précisons d'abord que la lecture du récit lucinien évoque surtout un parallèle avec *Germinal* (1885). Certes, le portrait des paysans n'est pas moins sombre que celui que peint Zola dans *La Terre*, mais chez Lucini il est plus tourné vers l'ignorance et l'abrutissement moral et intellectuel que vers la convoitise pour la propriété terrienne, qui pousse les personnages zoliens jusqu'au viol et au meurtre. Dans *Spirito ribelle*, la violence telle qu'elle se manifeste pendant l'émeute est une *violence de classe* dirigée contre les maîtres et les gendarmes, non contre des pairs, bien qu'elle ne repose pas sur une conscience solide que Gian Pietro voudrait éveiller dans l'esprit de ses camarades. Il n'en reste pas moins qu'en ce sens elle se rapproche davantage des mobiles qui font agir les personnages de *Germinal*.

---

*Bibliografia dei periodici economici lombardi, 1815-1914*, t. 1, éd. Franco DELLA PERUTA et Elvira CANTARELLA, Milan, Franco Angeli, 2005, p. 517 sq.

<sup>44</sup> Rappelons au passage que Felice Cameroni (1844-1913) a joué un rôle clé en tant que publiciste et critique à la fois des lettres françaises et des lettres italiennes, soutenant et diffusant une conception réaliste de l'art, contre le symbolisme décadent, notamment par le truchement de l'œuvre de Zola et de Verga ; avec eux et avec le critique d'art Vittorio Pica, défenseur des symbolistes français, il a entretenu une importante correspondance qui a été publiée. Il s'est exprimé surtout dans *Il Sole* et dans des journaux républicains (*La Plebe*), bakouninistes (*Gazzettino rosa*) et socialistes (*La Critica sociale*).

Qui plus est, Étienne Lantier perd son travail pour avoir giflé son patron ; la première scène écrite par Lucini se termine par une dispute et des coups entre Gian Pietro et le fermier général Prospero Coli qui lui reproche de ne rien faire et lui dit de ne pas revenir le lendemain. Les conditions de travail des ouvriers mineurs choquent Étienne et le poussent à diffuser des idées révolutionnaires parmi eux, jusqu'à les convaincre de faire la grève ; il en va à peu près de même avec Gian Pietro, las des efforts que lui et ses camarades déploient dans les champs sans la moindre protestation, ce qui le conduit à fomenter la révolte parmi les paysans.

De plus, Étienne tombe amoureux de Catherine, tandis que Lucini laisse entendre à plusieurs reprises que Gian Pietro et Giovanna Bruni (fille d'une Caterina...) sont épris l'un de l'autre ; si Étienne n'hésite pas à tuer Antoine Chaval qui avait abusé de Catherine, Gian Pietro trouve une raison de plus à ses propos dans l'affront que le fermier général Prospero Coli fait subir à Giovanna. Enfin, tant la grève animée par Étienne que la révolte fomentée par Gian Pietro échouent, l'une dans la répression militaire malgré l'organisation et la résistance des mineurs, l'autre à cause de la lâcheté et de la désorganisation des paysans. Il y a donc peu de doutes sur l'influence zolienne dans cet ouvrage de jeunesse de Lucini et il est bien compréhensible qu'elle ait suscité l'attention de Cameroni et ses âpres critiques au moment de la refonte en roman<sup>45</sup>.

C'est Lucini lui-même qui revient sur cette affaire dans un article de *La Voce* n° 4 du 23 janvier 1913, à l'occasion de la mort de celui qu'il connaissait depuis vingt-cinq ans et qui avait été un ami très intime de son père : tous deux étaient employés à la Caisse d'épargne de Milan, tous deux républicains et férus de littérature vériste<sup>46</sup>. Lucini ne cache ni ses propres réserves sur cette œuvre de jeunesse qu'était *Spirito ribelle*, « une fable balbutiante [...] ; une nouvelle consacrée par toutes les formules d'observation, de description naturaliste, aux résultats zoliens

<sup>45</sup> Cf. C. CORDIÉ, "Gian Pietro da Core", *op. cit.*, p. 50-51.

<sup>46</sup> *Ibid.*, p. 16.

faciles qui, précisément pour cela, plut au critique du *Sole* [Cameroni] »<sup>47</sup>, ni le désaccord avec son ancien ami au moment de la transformation de la nouvelle en roman, *Gian Pietro da Core*,

où plus personne ne trouva de manifestations ni de méthodes zoliennes. Cameroni, entre irritation et rire, m'accusa de l'avoir trahi ; ensuite, à chacune de mes publications, j'ajoutais, à son dire, un forfait à un autre, alors que j'avais l'impression de me définir, de me différencier de plus en plus. Bientôt nous nous rendîmes compte que, sur ce point, nous ne pourrions jamais nous mettre d'accord ; [...]<sup>48</sup>.

Cameroni lui reprochait notamment « des évanescences morbides, des distillations transcendantes, des contradictions criantes entre pensée révolutionnaire et forme ultra-aristocratique, des recherches ostentatoires de symboles, d'énigmes, etc. »<sup>49</sup>.

Et Lucini de conclure :

Pauvre et bon Felice Cameroni ! Il en est toujours resté à ses pratiques zoliennes, à ses amours philosophiques de Büchner, à Ardigò : il avait élu de façon républicaine Cattaneo, au lieu de Mazzini ; c'était un fédéraliste, un jacobin réfractaire à toute combinaison plus actuelle<sup>50</sup>...

<sup>47</sup> *Ibid.* « *Balbettante favola era lo Spirito Ribelle, una novella consacrata da tutte le formole di osservazione, di descrizione naturalista, coi facili risultati zoliani che al Critico del Sole piacque, appunto per ciò* ».

<sup>48</sup> *Ibid.* « [...] in cui nessuno più trovò manifestazioni e metodi zoliani. Cameroni tra l'irritato ed il ridente mi accusò d'averlo tradito; dopo, ad ogni mio lavoro stampato, aggiungevo, a suo parere, delitto sopra delitto, mentr'io sentiva di definirmi, di differenziarmi sempre più. Ben presto ci accorgemmo che, su questo campo, non avremmo mai potuto concordare; [...] ».

<sup>49</sup> *Ibid.*, p. 17. « [...] morbose evanescenze, lambiccature trascendentali, stridenti contraddizioni tra il pensiero rivoluzionario e la forma ultra aristocratica, ostentate ricerche di simboli, d'enigmi ecc. ecc. ».

<sup>50</sup> *Ibid.* « *Povero e buon Felice Cameroni! È rimasto sempre colle sue pratiche zoliane, co' suoi amori filosofici di Büchner, coll'Ardigò: aveva repubblicanamente eletto, invece di Mazzini, Cattaneo; era un federalista, era un giacobino refrattario ad ogni combinazione più attuale...* ». Rappelons à ce propos que Ludwig Büchner se distingua pour son matérialisme évolutionniste radical. Le philosophe Roberto Ardigò est bien connu pour avoir renoncé à sa carrière ecclésiastique en faveur de la science positiviste dont il est l'un des premiers divulgateurs en Italie. Quant à Carlo Cattaneo, il est un théoricien du fédéralisme européen, dont l'idée de démocratie des peuples était bien plus radicale que celle du républicanisme romantique et religieux de Mazzini. Par ces références, Lucini veut donc signifier non seulement le laïcisme républicain de Cameroni, mais aussi le parti pris radical et positiviste dont témoignaient ses batailles littéraires en soutien du naturalisme zolien.

Sur le fait que Lucini « se définissait, se différenciail de plus en plus » voire « se retrouvait », comme il le disait déjà en 1908<sup>51</sup>, la critique a fait un peu défaut. Ce parcours au travers des influences symbolistes mérite un examen plus détaillé sur lequel nous reviendrons ailleurs, faute d'espace qu'une simple signification de l'abandon des revendications sociales en faveur d'un esthétisme incompréhensible. L'avis de Cameroni l'a peut-être emporté et le refus du naturalisme dans l'œuvre ultérieure de Lucini n'a pas été perçu dans la perspective qui nous semble être la sienne : celle de la recherche d'une voie personnelle d'expression, où le *plan poétique* ne doit pas forcément correspondre à un *reflet direct* des idées appartenant au *plan politique*. Comme si, à la différence de ses exégètes superposant les deux plans, il avait compris que le *réalisme* (ici dans son avatar le plus extrême : le naturalisme) n'était pas la seule voie pour exprimer sa propre vision du monde, à la fois poétique et politique. Les « résultats zoliens » que Lucini définit comme « faciles » en 1908 et en 1913 autorisaient précisément cette superposition à peu de frais pour l'auteur et pour des critiques comme Cameroni, recoupant ainsi la correspondance manzonienne entre « vérité matérielle » et « vérité poétique »<sup>52</sup>, ou les théories esthétiques de certains anarchistes du XIX<sup>e</sup> siècle comme Kropotkine (que Lucini lisait), et devançant même l'approche lukácsienne du rapport direct entre historique et romanesque.

Nous oserons dire que le naturalisme est une démarche commode que Lucini s'est interdite, pour paraphraser ainsi ce que Walter Benjamin dit du mythe à propos de Baudelaire<sup>53</sup>. En fait, « ces grâces qui à mon sens manquaient et que l'âge et une étude approfondie me suggèrent »<sup>54</sup>, comme l'écrivait Lucini en 1895, et qui déplaisaient à Cameroni, ne sont-elles pas plutôt le signe de « toute combinaison plus actuelle » à laquelle ce dernier était réfractaire et par laquelle le poète

<sup>51</sup> *Ibid.*, en note. Cf. aussi G. P. LUCINI, *Ragion poetica e programma del Verso libero*, Milan, Edizione di *Poesia*, 1908, p. 99, n. 1 : « io mi ostino a dire che mi sono ritrovato ».

<sup>52</sup> Alessandro MANZONI, *Lettre à M. Chauvet*, in *Opere varie*, Milan, Rechiedei, 1870, p. 395-451.

<sup>53</sup> Cf. Walter BENJAMIN, *Charles Baudelaire, un poète lyrique à l'apogée du capitalisme*, Paris, Payot, 1974, p. 227 et 235.

<sup>54</sup> G. P. LUCINI, *Gian Pietro da Core*, op. cit., p. X : « [...] quelle grazie che al mio sentire mancavano e che l'età e lo studio maggiore mi suggeriscono ».



répondait à sa guise à l'injonction rimbaldienne : « Il faut être absolument moderne »<sup>55</sup> ?

En ce sens, l'évolution de la poétique de Lucini n'a rien d'étonnant et sa démarche est déjà très *dialectique* dans sa quête d'une voie personnelle. Pour lui, le symbolisme est précisément la combinaison la plus actuelle dans une époque de transition et de changements sociaux : c'est la dernière tendance littéraire permettant des allers-retours entre tradition et expérimentations dont Lucini éprouvait le besoin et qui l'amèneront par la suite à des résultats d'avant-garde. Cependant ces « grâces » du style font encore pendant à un propos très zolien dans le commentaire (*Commiato*) qui accompagne la parution du roman et qui explique son sous-titre très hégélien d'*Histoire de l'évolution de l'Idée* (à savoir le cheminement vers l'idéal socialiste) :

Par ce volume on veut poser les bases et traiter du développement embryonnaire du sentiment d'amélioration, nécessité de toute classe sociale. *Gian Pietro da Core* commence donc à envisager les jalons et s'arrête à la famille rustique, à la source directe de la vie et de la prospérité de l'être social. D'autres études suivront, qui auront à voir avec l'Idée en mouvement, migrant au travers d'autres classes, pour former une sorte de cycle global d'observations, comprenant les phénomènes favorables et hostiles, moraux et matériels, et le cheminement tenace par une éducation meilleure et un respect plus sain vers un but de bonheur relatif<sup>56</sup>.

Les références aux « études » et au « cycle » n'ont pas besoin de commentaires, par l'évocation de la *Comédie humaine* et des Rougon-Macquart qu'elles suscitent, sans parler du modèle littéraire le plus direct en Italie à cette époque : celui du vérisme de Giovanni Verga, qui a montré les effets du progrès sur « toute classe

<sup>55</sup> Arthur RIMBAUD, *Adieu*, dans *Une Saison en Enfer*, Bruxelles, Jacques Poot et Cie, 1873.

<sup>56</sup> G. P. LUCINI, *Gian Pietro da Core*, *op. cit.*, p. VIII-IX. « Col volume presente pongansi le basi e s'indichi allo svolgersi embrionale del senso al miglioramento, necessità in qualunque classe sociale. Gian Pietro da Core incomincia quindi a scernere nelle fondamenta e si ferma alla famiglia rusticana, alla sorgente diretta della vita e della prosperità dell'ente sociale. Altri studii ne succederanno, i quali abbiano a riguardare l'Idée in movimento, migrante a traverso le altre classi, formando come un ciclo d'osservazioni complessivo, racchiudendo i fenomeni benigni ed ostili, morali e materiali ed il tenace avviarsi colla migliore educazione ed un più sano rispetto verso una meta di relativa felicità ».

sociale » désireuse « d'amélioration ». Et pourtant, il n'y a rien du paternalisme résigné de ce dernier dans le cas de Lucini qui, lui, s'inscrirait plutôt sous le signe de l'empathie vis-à-vis d'une révolte souhaitée autant par le protagoniste Gian Pietro que par l'auteur fasciné par la pensée anarchiste.

Évidemment, la position politique de Lucini est plus proche de la prise de conscience socialiste de Zola. En ce sens, la différence entre Lucini et Verga pourrait peut-être s'exprimer par celle que rappellera Pelloutier dans sa *Lettre aux anarchistes* de 1899<sup>57</sup> entre le naturalisme de Zola et celui d'Armand Silvestre. Mais les parallèles avec les écrivains véristes et naturalistes n'iront pas plus loin, d'autant que le propos de Lucini n'eut pas de suite. *Gian Pietro da Core* est le seul roman écrit du cycle d'étude sociale qu'il annonçait dans le *Commiato* et le seul publié sous l'influence des exigences symbolistes qu'il éprouvait déjà à l'époque, entre les deux ouvrages poétiques qui le précèdent et le suivent, respectivement : *Il libro delle figurazioni ideali* [*Le Livre des figurations idéales*] de 1894 et *Il libro delle imagini terrene* de 1898 [*Le livre des images terrestres*].

Apparemment, son entreprise naturaliste devait bientôt lui paraître peu « moderne » et donc plus d'émulation que d'invention, telle qu'il la souhaitait au seuil du XX<sup>e</sup> siècle.

---

<sup>57</sup> Consultable ici : <http://kropot.free.fr/Pelloutier-Lettre.htm>